

*« Il existe une heure de la soirée où la prairie va dire quelque chose. Elle ne le dit jamais.*

*Peut-être le dit-elle infiniment et nous ne l'entendons pas, ou nous l'entendons, mais ce quelque chose est intraduisible ; comme une musique... »*

Jorge Luis Borges

Jules était arrivé il y a deux mois à Istanbul. Il travaillait au sein du service de nuit d'un hôpital de banlieue. Au cœur de la moiteur étouffante de l'après-midi, il relisait ses notes de cours. En marge d'un relevé effectué pendant un amphithéâtre plutôt inintéressant, il s'était composé un petit texte à l'aide des quatre évangiles :

*Tout homme qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre la porte à celui qui frappe.*

*Tout ce qui est caché sera rendu visible et tout ce qui est secret sera connu et mis en pleine lumière.*

*Pourquoi avez-vous de telles pensées ?*

*Je vois des hommes, je les vois comme des arbres mais ils marchent.*

*Même si je me rends témoignage à moi-même, ce que je déclare est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais.*

*Où est votre foi ?*

*Pneuma souffle où il veut ; tu entends le bruit qu'il fait mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va.*

*Accomplissez des actes qui montrent que vous avez changé de comportement.*

Cette disposition, qu'il pouvait se réciter de façon cyclique lui plaisait particulièrement. Il l'afficha au-dessus de son lit, dans sa petite chambre spartiate, qui occupait une aile sombre et isolée de leur demeure turque de la banlieue d'Istanbul.

Ils occupaient ces lieux depuis à peine une quinzaine de jours. C'était une bâtisse qui avait été autrefois la demeure d'un riche marchand occidental. Puis elle avait été donnée à une organisation humanitaire il y a une vingtaine d'année. Depuis quelques années cependant, les lieux étaient vacants, car les médecins et infirmiers disposaient maintenant de locaux modernes dans un hôpital flambant neuf, pas très loin.

Jules sortit dans l'après-midi encore chaude de ce milieu d'automne. Le bazar de la ville n'était pas loin, assemblé en ruelles couvertes et étroites autour de la grande mosquée bleue. Il y venait souvent pour négocier des achats de tissus pour Marine ou de cuir pour André. Parfois, Delphine venait avec lui, et s'intéressait alors aux instruments de musique locaux.

Il n'y avait pas encore d'étudiants dans leur maison d'étude. Ils espéraient s'occuper dans un premier temps d'enfants convalescents issus de l'hôpital, ou dont les parents étaient réticents vis-à-vis du système de l'école publique, très

enrégimentée par le gouvernement. Ils espéraient les premiers pensionnaires au printemps prochain.

Sous le ciel intensément bleu et lumineux, Jules avançait à chaque pas dans un futur neuf, qu'ils avaient créé par la force de leur espérance.

\* \* \* \*

Il y eu un hiver, calme et constructif. Ils avaient tous achevé de régler leurs affaires en France. William avait mis au point une logistique efficace pour gérer le fonctionnement de leur communauté, s'étant lié avec quelques négociants de la ville.

Ils en profitèrent tous pour perfectionner leur connaissance de la langue arabe, s'imposant une fois par semaine de dialoguer avec des représentants locaux des organisations non gouvernementales.

\* \* \* \*

André avait composé lui aussi son aide-mémoire spirituel, basé sur l'évangile. Il s'agissait d'une série de propositions synthétisant les prédications du Christ :

*Vivre en harmonie avec son prochain*

*Rechercher l'élévation spirituelle*

*Concrétiser sa foi par des actes*

*Faire preuve de miséricorde*

*Être à l'écoute de son prochain, s'exprimer sans craintes.*

*Réfléchir sur les signes du monde ; tirer enseignement du passé.*

*S'ouvrir à tous les peuples. Accepter le monde comme un enfant.*

*Servir sans espérer de récompense.*

*Persévérer face aux épreuves.*

*Faire fructifier ce que l'on a. Partager.*

*Répondre à la violence par l'amour et le pardon.*

André et Marine formaient un couple. C'était venu naturellement, sans qu'ils se manifestent ouvertement de la tendresse l'un pour l'autre. Seuls parfois, un petit sourire discret ou une pique verbale plus salée qu'à l'accoutumée venait rehausser les liens invisible de leur affinité d'esprit.

Ils faisaient chambre à part, tout comme Jules et Delphine. Ils en avaient décidé ainsi pour se placer sur un pied d'égalité avec William.

\* \* \* \*

Il y eut un printemps, plein de douceur et de verdure. Ils eurent la joie d'accueillir à cette époque Ahmad, un jeune garçon de dix ans atteint d'asthme et Mahmud, un orphelin de huit ans dont la famille était probablement d'origine russe.

Ce furent les premiers ateliers manuels, durant lesquels les adultes laissaient toute liberté aux enfants. Ce furent les premiers dessins, qui remplirent de joie Marine et Delphine ; puis vinrent quelques leçons élémentaires d'écriture et d'algèbre. Les deux compagnons jouaient souvent dans le jardin, se plaisant à y construire des mondes imaginaires... Ils devinrent vite inséparables, le plus jeune trouvant dans l'aîné un modèle de noblesse et d'inventivité. Ils étaient peu surveillés car modérés dans l'audace de leurs aventures, se limitant aux allées bordant la maison et aux champs les plus proches.

Dans l'apaisante et tiède renaissance de la nature, leur communauté prenait corps.

Allongés sur la terrasse, les corps étendus sur de simples nattes de paille, Delphine et Jules sommeillaient côte à côte. Un peu de pollen emporté par le vent tiède de ce début d'après-midi de printemps vint chatouiller une narine de Delphine, qui éternua discrètement et se redressa sur un coude.

Elle regarda son voisin. Jules avait un visage agréable, des traits masculins pas trop anguleux, une pilosité harmonieusement disposée. Il sourit, ouvrit les yeux et caressa doucement la main de la jeune femme...

Dans le salon à côté, Marine et André lisaient ou somnolaient. William était sorti faire une course et ne reviendrait que plus tard...

William avait bouclé son affaire d'achat de fournitures pour leur infirmerie plus rapidement que prévu. Il revenait à la villa pour se reposer. Grim pant rapidement les quelques marches qui montaient à la terrasse, il vit les deux amoureux tendrement enlacés.

Se faisant le plus discret possible, il entra par la porte vitrée dans le salon, et se servit un grand verre d'eau fraîche dans la cuisine.

Dehors, le soleil dansait dans les ombres des acacias.

\* \* \* \*

Le dîner, le soir venu, fut silencieux. Les deux enfants étaient couchés. La tiédeur de la brise berçait uniquement le cliquetis des fourchettes et des couteaux sur les assiettes.

André se leva pour desservir tandis que Marine le suivait pour faire la vaisselle. Delphine faisait mine de regarder le vol des oiseaux nocturnes. Jules contemplait avec intérêt les ongles de sa main. Embarrassé par l'absence de sujet de conversation, William poussa un soupir ennuyé se leva et se dirigea vers sa chambre.

André et Marine achevaient de ranger la vaisselle dans les placards, sans dire un mot.

Tout au fond de son cœur, seul, allongé sur un matelas rigide, William essayait de se raisonner. Il était parti seul dans cette aventure, il ne pouvait pas le rester éternellement. Il croyait avoir épuisé la question du sexe, ne le considérant au mieux que comme une évasion passagère.

Au moment du départ, André avait souligné qu'ils étaient trois garçons et deux filles, et que les barrières culturelles entre les peuples français et turques ne favoriseraient pas ses chances de trouver une compagne. Il avait à l'époque délibérément évité de réfléchir à la question.

Pourtant aujourd'hui, il était serré à la gorge par une bouffée d'angoisse. Jamais il ne s'était senti si seul.

On toqua doucement à la porte. Marine entra et referma sans bruit le battant derrière elle. Soupirant, William s'assit sur son lit. Il finit par trouver l'interrupteur de sa lampe de chevet, et éclaira la chambre.

Assise sur une chaise, les mains posées délicatement sur les genoux, Marine le regardait. Elle se mit à parler d'une voix infiniment calme :

« J'ai un petit cousin, du côté de mon père. Il veut tout faire tout seul. Comme il est très dégourdi, il réalise des trucs incroyables. Il bricole, rafistole, plante des fleurs dans le jardin... Il doit avoir quinze ans maintenant et on pourrait déjà en faire un plombier ou un électricien. »

Marine marqua une pause et le regarda attentivement, puis reprit :

« Un jour, pour l'anniversaire de ses treize ans, il s'est mis en tête de conduire la voiture de mon oncle. Il a piqué les clefs, a démarré, puis il est sorti, avec un copain assis à côté. Ils ont été percuter un arbre, à cent mètres de la maison. Lui n'avait rien, mais le copain était drôlement secoué. »

William lui rendait son regard, sans ciller, désespérant de trouver la clef du récit qu'elle venait de faire. Ils restèrent ainsi quelques minutes, dans dire un mot.

André entra dans la chambre, sans frapper, et regarda la scène. Aucun des deux autres ne soufflait mot. Haussant les sourcils, il s'assit en tailleur à même le sol, disant comme se parlant à lui-même :

« L'oraison reste mon mode de prière favori, à moi aussi. »

Et les heures s'étirèrent inlassablement, dans un silence interminable.

\* \* \* \*

Il y eut un premier été, brûlant comme le cœur d'un désert, pesant sur les âmes et les corps comme une présence vivante.

La nuit, on ouvrait une fenêtre, l'été vous prenait à la gorge. On s'allongeait, et l'été collait encore à vos vêtements. On se déshabillait, et le bruissement des moustiques vous rappelait la présence de l'été.

L'été vous prenait par surprise, si vous aviez le malheur de quitter une zone d'ombre. L'été emprisonnait dans une gangue de chaleur suffocante, si vous montiez en voiture. L'été épiait William, resserrant ses filets autour de sa volonté, sapant les fondations de ses certitudes. Le soleil incandescent l'assommait, l'écrasait, le réduisait à moins que le rien qu'il n'était déjà plus. Son activité passée lui paraissait insignifiante face à la force impitoyable de cette lumière aveuglante et brûlante.

L'été balaya les derniers lambeaux de volonté de William. Celui-ci décida de laisser la vie nouvelle qui s'annonçait aux autres, et abandonna derrière lui la communauté naissante qu'il avait pourtant largement contribué à faire naître. Un matin, ses amis trouvèrent une lettre d'adieu sur son lit, dernier témoignage de son passage en ces terres ottomanes.

\* \* \* \*

A la fin du livre en chinois que William n'avait cessé de conserver dans son sac durant ses voyages, on pouvait lire une citation manuscrite de Rudyard Kipling, qu'une main anonyme avait recopié d'une écriture fine et élégante, il y a sans doute bien des années de cela :

*« Les étoiles s'éteignent, dit Frère Gris en humant le vent de l'aube. Où allons-nous faire notre gîte aujourd'hui ? Car, dorénavant, nous suivrons de nouvelles pistes. »*

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur  
Sur l'étang soleil moisi  
Sur le lac lune vivante  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur le moulin des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages  
Sur les sueurs de l'orage  
Sur la pluie épaisse et fade  
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes  
Sur les cloches des couleurs  
Sur la vérité physique  
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés  
Sur les routes déployées  
Sur les places qui débordent  
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume  
Sur la lampe qui s'éteint  
Sur mes maisons réunis  
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux  
Sur miroir et de ma chambre  
Sur mon lit coquille vide  
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre  
Sur ses oreilles dressées  
Sur sa patte maladroite  
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte  
Sur les objets familiers  
Sur le flot du feu béni  
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque main qui se tend  
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises  
Sur les lèvres attentives  
Bien au-dessus du silence  
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir  
Sur la solitude nue  
Sur les marches de la mort  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenir  
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer  
**Liberté.**

*Paul Eluard*